

**Léon Cladel
Tony Revillon
Arthur Arnould**

**Hommage à Eugène Razoua
Ecrivain natif de Beaumont de Lomagne**

Editions La Brochure
82210 Angeville
mars 2013
ISBN : 978-2-917154-86-1
<http://la-brochure.over-blog.com>

Souvenirs de Léon Cladel

Vers 1844, un certain abbé B*, alors supérieur du petit séminaire de Moissac et maintenant curé de l'un des plus gros cantons du département de Tarn-et-Garonne, enseignait à ses élèves non-seulement l'amour de la religion, mais encore celui de la République. Adeptes de Buchez qui tenta naïvement la réconciliation impossible du catholicisme et de la démocratie, cet ecclésiastique aux yeux duquel les Droits de l'Homme et les commandements de l'Eglise et de Dieu furent également sacrés, et qui ne croit plus aujourd'hui qu'au *Syllabus* du pape infallible, avait, paraît-il - d'après notre ami d'enfance, l'excellent poète-journaliste Camille Delthil, qui, loin de nous, là-bas, au sud-ouest, entre Agen et Montauban, fait merveille avec sa vaillante petite *Feuille Villageoise* - le don de lire mieux que quiconque, - et LES PAROLES D'UN CROYANT qu'il lisait matin et soir de sa voix inspirée et métallique, embrasèrent plus d'une fois les nombreuses têtes du jeune troupeau qu'il paissait *ad maximam Dei gloriam !*

Or, parmi les ouailles réunies sous la houlette de ce berger, il y en avait une assez sauvage et dont les farouches prunelles s'allumaient au moindre éclair jailli du front du pasteur. Récemment arrivé du Bas-Armagnac, cet enfant-là, sec, vif et basané comme un More, était venu au monde le 16 juillet 1830 sur les bords tranquilles de la grasse Gimone, à Beaumont de Lomagne, le pays de Cocagne de Rabelais, selon un moine allemand, glossateur des œuvres du vieux maître ès langues françaises ; et, descendant sans doute de quelque famille de Sarrasins d'Espagne établie en Gascogne, il portait ainsi que ses probables ancêtres, un nom africain : *Razoua*.

Dernier-né d'un notaire légitimiste et clérical, maire sous la Restauration et juge de paix sous la monarchie de Juillet, qui l'avait eu d'une demoiselle de Montcouet, sœur de la deuxième femme du comte de Raousset-Boulbon, auteur de l'imperturbable aventurier tombé sur la Terre mexicaine, Eugène-Angèle Razoua, dans les veines de qui fermentait un sang moitié arabe, moitié gascon et non moins généreux que celui du futur conquérant de la Sonora, ne tarda point à s'accommoder fort peu, de la vie claustrale à laquelle on l'avait voué sans le consulter nullement ; aussi, jetant aux orties l'ample lévite noire dont s'affublent, avant de vêtir la soutane, tous les jeunes séminaristes des régions méridionales, s'évada-t-il de la sacro-sainte pépinière où son frère aîné, prêtre en herbe dans ce temps, et sur pied encore actuellement¹, achevait de germer, et dare, dare, s'embarqua-t-il sur un bâtiment de commerce prêt à cingler vers le Pérou.

Qu'apprit à Lima, puis en Bolivie, ensuite dans le Brésil, à Rio-Janeiro, l'ancien auditeur du panégyriste de Lamennais, pendant les quatre années qu'il y séjourna ? Ceux qui bientôt liront ses *Aventures de Terre et de Mer* en seront instruits de point en point.

Toujours est-il qu'à peine âgé de vingt ans, le blanc bec renonce brusquement à naviguer, abandonne le littoral de l'océan Pacifique, retourne sur le continent et s'enrôle dans le 5e régiment de chasseurs à cheval lors commandé par le colonel Guerin de Waldenbach, intime ami de Mme veuve de Raousset-Boulbon devenue en secondes noces marquise de Cambis. Si plébéien que l'on soit, on est toujours quelque peu poussé, quand on est le neveu de dame si pieuse et si noble que celle-là ! Donc, grâce à l'influence de cette quasi princesse du Comtat-Venaissin, sa tante, qui fut pour lui d'ailleurs une bonne fée

¹ Joseph Razoua (1821-1890) auteur d'une monographie de sa paroisse, Puylaroque où il fut curé de 1853 à 1890. Il mourut en plein sermon.

jusqu'à tant que parut, dans j'ignore quelle gazette parisienne, un article de son crû sur les Capucins-Blancs d'Avignon, article peu fait, il faut en convenir, pour plaire aux dévotes de haut parage, le conscrit fut détaché de son régiment alors en garnison à Vendôme (Loir-et-Cher) et s'en alla sans tambours ni trompettes suivre en qualité d'élève instructeur les cours de cavalerie à l'école de Saumur, où bientôt il se lia d'amitié profonde avec un homme de cœur, originaire du Quercy, qui lui fut si fidèle dans l'adversité, le citoyen Murat, homonyme et pays du roi sabreur que les Bourbons de Naples, restaurés par la Saints-Alliance, firent fusiller au Pizzo, dans la Calabre, le 13 octobre 1815.

Ah ! l'on a beau vraiment être fils d'aristocrates ou bien allié de quelque dynaste, on n'en devient pas moins républicain, voire carbonaro. Ma foi, le neveu de la châtelaine vaclusienne, oubliant qu'il avait du *sang impur* dans les veines, se déclara rouge, rouge écarlate et s'affilia par une belle nuit à la *Marianne*. On sut tôt qu'il en était, et, dès lors, il fut noté, si bien que lorsqu'il revint à Vendôme, les loustics de l'escadron l'accueillirent ainsi : «Tiens, tiens, voici le mauvais coucheur qui naguère dit M... (*textuel*) au coup d'Etat ! »

« Hé ! tout prêt à recommencer, riposta-t-il sans vergogne, et quand on voudra. »

Mais on ne voulut point et, par grâce spéciale, on envoya le réfractaire en Algérie, au 3e spahis, où durant quatorze années consécutives il put méditer, sous un soleil de plomb, quel inconvénient il y a pour son propre avenir à fronder les empires et les empereurs. Haï de ses chefs qui ne surent jamais lui pardonner de leur être supérieur par l'intelligence et par l'instruction, ni de prôner 89, 93, 1830 et 48, l'enfant du tabellion lomagnol, à Guelma, à Souk-Anas, à Bône, aux frontières de la Tunisie et partout enfin où, sans cesse errant, il campa, regardait joyeusement les chevrons s'accumuler sur les manches de sa veste de guerre, et, se gaussant fort des outrecuidances de ses chefs comme des dédains qu'ils affichaient pour

sa personne, il vivait le plus possible avec les indigènes dont il parlait très bien la langue et qu'il considérait comme ses consanguins.

« Ils sont mes frères, répétait-il, au bivouac ainsi qu'à la caserne, et je leur prouverai, parbleu ! que je les aime. »

En effet, il marqua plus tard dans ses *Souvenirs d'un Spahis*, combien il avait compati, lui, Ismaélite d'Europe, aux malheurs des Ismaélites d'Afrique, et combien il avait souffert lui-même en combattant ces héroïques nomades, si souvent victimes de la rapacité de leurs tyrans de France, les *Roumis*.

« Ah ! s'écria-t-il une fois dans les rangs tandis que le tambour et la trompette sonnaient le massacre des guerriers d'une tribu persécutée qui, pêle-mêle avec leurs ânes, leurs chameaux, leurs femmes, leurs rejetons et leurs patriarches, s'enfuyaient après avoir en vain imploré justice des loups-cerviers des bureaux arabes, ah ! qui donc ici parmi nous aura le sublime courage de briser son sabre ! »

Hélas, il fallait obéir, et tuer pour ne pas être tué ; puis, en ces batailles maudites, quand la poudre avait parlé, l'on n'était plus un homme, mais un troupiér, et le troupiér, quoi qu'il en ait, tient à se montrer au feu.

« Les bédouins ! cria-t-on un jour au moment où la colonie dont faisait partie l'antidécembriste venait de s'engager dans un défilé bordé d'un côté par des roches à pic et de l'autre par un abîme sans fond, ils sont là, les voici ! »

Brigadier depuis peu, Razoua, qui se trouvait sous les ordres d'un maréchal des logis à l'arrière-garde avec un peloton de cavalerie chargé de protéger les bagages, saute en selle, se dresse sur ses étriers, dégaine, et, la carabine en bandoulière, les pistolets d'arçon aux poings, le bancal au clair suspendu par la dragonne au bras droit, les rênes aux dents, s'élance à la tête de ses dix ou douze spahis contre une cinquantaine de Kabyles surgis d'entre les broussailles et les moraines d'un ravin, brûle la cervelle au marabout qui dirige l'attaque, et, cerné par les assaillants, pique et taille dans le tas. « Hardi ! mes bougres, hardi ! ferme au poste ! » Une mousqueterie furieuse crible les

défenseurs du convoi qui pendant dix minutes, un siècle ! et déjà presque tous blessés, chargent sans cesse à fond de train, et ce n'est que lorsque la dernière mule de bât fut passée, que le tenace brigadier, noir de poudre et tout ensanglanté, rompit avec les cinq braves qui lui restaient et s'enfonça tout en tiraillant dans l'étroite gorge ou se dissimulait, tapi sous une frondaison, à côté de son cheval, le maréchal des logis que nul n'avait aperçu pendant l'action : « Eh ! quoi ! gronda son subalterne indigné, vous fumiez tranquillement votre cigarette ici pendant que nous autres, un contre six, nous espadonnions là-bas !... Sacré nom de Dieu ! je vous croyais escoffié. »

Le prudent *Marchef*, qui m'affirme-t-on, est aujourd'hui colonel ou lieutenant-colonel d'un régiment de chasseurs, se garda de souffler mot, et son sous-ordre, à la suite de ce rude combat, fut porté pour la médaille militaire ; mais avant de lui donner cette récompense, qu'il avait si bien gagnée, le général Desmarets, commandant de la colonne, s'informa de l'âge de « l'individu » qui s'était tant distingué, « ventrebleu ! » « Vingt-quatre ans, » lui fut-il répondu. « Bon ! » grogna le divisionnaire ; il est trop jeune ce mâle là ; qu'il attende un peu ! Ce sera pour une autre fois ! » Et la médaille fut octroyée au fougueux maréchal des logis, qui n'avait rien de commun avec les Kléber et les Marceau d'antan. *Ab uno disco omnes*. Or, ce n'est que bien plus tard, après une sanglante affaire avec les Mememchas sur laquelle nous manquons de renseignements, car le seul porte-glaive que nous sachions en mesure de nous les fournir, le capitaine Cristiani de Ravaran, proche parent de feu notre compatriote, a refusé de les communiquer, ou plutôt n'a pas daigné répondre à l'un de ses plus anciens compagnons d'armes, écrivain de très grand talent, H. France, aujourd'hui proscrit, qui s'était proposé de les recueillir pour nous les transmettre ; ce n'est que dix ans plus tard, disons-nous, que, par décret (impérial s. v. p.) en date du 14 mars 1863, le sacrifié de 1854 auquel l'on avait accordé pourtant les galons d'or, et qui s'était tant de fois battu comme un lion aux applaudissements de toute la cavalerie légère, et des fantassins : zouaves, chasseurs de Vincennes, turcos, zéphyr, lignards et des goums auxiliaires, fut enfin décoré. « Mon cher,

lui dit en lui remettant la rondelle de métal à ruban jaune ourlé de vert, l'ami de Mme de Cambis, M. Guerin de Waldenbach, qui, passe du 5^o chasseurs au 3^o spahis, n'avait jamais osé prendre sur soi de recommander à la vieille culotte de peau S. E. le sénateur gouverneur général de la colonie un néo-jacobin tel que l'étrange neveu de Mme de Raousset-Boulbon ; ne vous impatientez pas ; vous aurez bientôt l'épaulette, je vous en fous mon billet! » Ah ! le bon billet que celui-là ! L'on eut beau dire et beau faire, le nouveau médaillé resta sourd à toutes les sollicitations, (1) il en avait assez de ces officiers impertinents, féroces, dépravés et nuls en la société desquels on se résignait enfin à l'admettre, et, d'ailleurs, Paris où bouillonnaient toutes les colères amassées depuis 51, Paris, le grand Paris l'attirait comme l'aimant attire le fer et c'est, non loin de Notre-Dame de Lorrette que je le vis pour la première fois à la fin de juillet 1864.

Il faisait, ce soir-là, je m'en souviens, un soleil caniculaire et blanc qui répandait toutes ses gloires sur la tourbe de filles et de ruffians qui fourmillaient nuit et jour à cette époque aux abords des brasseries du faubourg Montmartre et, moi tête basse, je marchais, rêvant à je ne sais quelles problématiques victoires, sur l'empeigne de mes souliers qui riaient aux éclats, lorsque, ayant relevé le front, je crus voir devant moi tout l'Orient sous la figure de ce cavalier d'Afrique en congé.

Souple comme une panthère et fort comme un calife, il montait la rue des Martyrs que je descendais, et quand il passa près de moi, sans se détourner, drapé dans son vaste burnous rouge ne couvrant qu'a demi ses bottes en maroquin armées de longs éperons pointus, où se heurtait le bout en cuivre du fourreau gaufré d'un antique cimenterre qui peut-être avait battu sur les flancs des aïeux au fond des déserts ou sous la coupole des Alhambras ; casqué de sa calotte de pourpre à houppe bleu d'azur dont les fines soies floches serpentaient, tout hérissées dans l'air en feu, je me rangeai vaguement ému, le long du mur et longtemps, très-longtemps, je suivis de l'œil ce maigre et nerveux soldat couleur de bronze, semblable à quelque indomp-

table vétéran d'Abd-el-Kader avec son crâne tondu, son nez busqué, sa barbe biblique et ses yeux ardents et directs, ainsi que ceux des fanatiques des Côtes Barbaresques, sans me douter certes que ce moderne Abencerrage, participant à la fois des chevaleresques émirs de la Péninsule Ibérique au moyen-âge, et des frustes pasteurs primitifs du Yémen, serait avant peu l'un de mes meilleurs camarades de lettres et, quelques années plus tard, député de la Capitale...

Léon CLADEL. Paris, 15 août 1878.

(1) Il y a de par le monde certains bons vivants n'ayant cru jamais à rien, si ce n'est à leur propre ventre, qui vont disant avec force haussements d'épaules que l'intègre républicain mort dernièrement à Genève n'était qu'une sorte d'égoïste indigne de tout intérêt et sans aucune conviction. Nous servons à ces joyeux apôtres deux lettres écrites d'Afrique à M. Casimir Murat par son ancien condisciple à l'école de Saumur. Elles fermeront peut-être la bouche aux irréprochables bourgeois en question et vaudront certainement à la mémoire de Razoua l'estime de tous les gens de bien qui ne l'ont pas connu. L. Cl.

Bou-Hadjar, 12 mai 1859.

Mon cher Murat,

J'ai reçu votre lettre d'adieux. Je ne vous parlerai pas de l'effet qu'elle a produit sur moi : vous me connaissez. J'ai été heureux pour vous, vous êtes récompensé, vous méritiez bien un pareil bonheur, car s'il est un bonheur pour le soldat, pour le patriote, c'est d'aller combattre pour la liberté.

La solitude m'exalte encore davantage. Quelle guerre, mon ami ! oh ! bien heureux sont ceux qui peuvent en prendre leur part ; si les spahis marchent, comme je l'espère, nous nous y verrons.

J'espère que vous allez me tenir au courant, j'attends de vous de longues lettres ; elles me donneront la patience de ronger mon frein en silence. Je suis porté ici pour officier ; que faire ? mon Dieu ! que je voudrais aller là-bas !

Vous devez être déjà en Piémont, peut-être même déjà bivouaqués ; je viens de m'abonner au *Siècle*, nous dévorons les journaux dans notre thébaïde.

Le tyranneau de Toscane, ce préfet d'Autriche, vient d'abdiquer, le lâche ! et il est encore de par le monde assez de fripons et de valets pour se prosterner devant ces caricatures que l'on appelle des rois !

Avez-vous vu les volontaires italiens ? avez-vous vu Garibaldi, l'un des plus grands citoyens du monde, certainement !

Le parti prêtre fait des vœux pour l'Autriche et maudit de nouveau le drapeau tricolore, qui trop longtemps égaré, a enfin retrouvé sa voie. Il faut espérer que le dieu de la liberté, notre dieu à nous, n'a rien à démêler avec cette troupe immonde.

Quand nettoierons-nous les étables d'Augias ?

Adieu, je termine ma lettre, nous nous reverrons là-bas, je l'espère, je le crois. - Je vous aime et répète du fond du cœur votre cri patriotique : Hurrah ! France ! et mort au Saxon !

Adieu, je vous embrasse comme je vous aime.

A vous pour la vie.

E.RAZOUA

Du Tarf, 5 mars 1861.

C'est vous qui étiez en retard, cher ami, et j'allais même vous écrire lorsque votre bonne lettre est venue me rassurer sur votre état physique et moral ; certes, comme vous le dites, ce n'est pas un silence de quelques mois qui peut rien changer à notre bonne amitié. Le temps et la distance n'ont rien à faire en cette matière, et pourtant il vaut mieux que notre correspondance soit de plus en plus exacte ; personnellement, vos lettres me font du bien ; elles sont pour moi un viatique dans ce rude chemin de la vie ; aussi les reçois-je avec bonheur.

Vos lettres, où votre charmant esprit se retrouve à chaque ligne, sont substantielles et fortes, chaque mot et chaque phrase confessent de cette religion dans laquelle nous avons communié, cette immortelle religion du progrès dont nous sommes les humbles desservants ; de cette foi républicaine dont nous sommes les disciples ; oh ! non, il n'y a pas de ruines morales comme vous me le dites ; l'idée est toujours jeune, parce qu'elle est immortelle ! peuples et rois passeront, et Elle sera.

Votre dernière m'est arrivée au moment où je finissais, au fond de mon désert, un livre de Pelletan (*le Monde marche*) ; elle est le corollaire de ce livre, un des plus beaux certes qu'ait écrit un homme de talent et de cœur. Je ne sais si vous le connaissez ; en tout cas, je vous condamne à le lire pour vous dédommager de ma prose.

Vous me dites qu'autour de vous tout, hommes et choses, reste dans le même esprit d'égoïsme brutal, de petitesse et de lâcheté qui en sont le produit direct ; ceci ne doit pas être pour vous un sujet de découragement, rien n'endort et ne corrompt mieux une nation que la satisfaction de ses appétits matériels sous la main du despotisme, et c'est la tendance de ce qui est ; mais que demain il se fasse un écroulement, que la nation galvanisée par les générations qui viennent, jeunes, alertes et progressives, se lève, et vous verrez !

La mort matérielle vient sans doute, mais qu'est la mort pour vous et pour moi qui n'y croyons pas ? rien ; une transition à une autre vie, vie plus ample, vie où nous aurons conquis par le progrès plus de participation au temps, à l'espace, à la durée, à la Vie enfin. Avec une foi pareille on ne craint rien et l'on peut dormir sur les deux oreilles, fort indifférent à ciel, purgatoire, enfer, pieds fourchus, anges bouffis, monsignori papalins, papes perdus, cardinaux en dérive, et autres facéties *ejusdem farinae*.

Vous me demandez ce que je fais ? *idem, eadem, idem* ; je suis absolument dans votre position et dans celle du *Capitaine du Trente et Quarante*, je ne vois rien derrière et pas grand'chose devant, pas même une épaulette de sous-lieutenant. J'ai assigné la susdite épaulette à deux ans ; si elle n'a pas paru à cette époque-là, je prendrai mon congé comme un brave, après avoir servi ma patrie quatorze ans, avec honneur et satisfaction... comme disait un imbécile de ma connaissance.

En attendant, cher ami, je me résigne et me réfugie dans ces deux mots, qui sont toute la sagesse humaine : *attendre* et *espérer*.

J'attends donc (deux ans) et j'espère ; est-ce que ces deux mots ne seraient pas par hasard la légende de votre cachet ?

Adieu, mon cher Murat, je vous aime et vous embrasse, comme je vous aime ; adieu, où plutôt à bientôt, c'est plus consolant ; adieu ! Bien à vous. E. RAZOUA toujours à Bône.

Souvenirs de Tony Revillon

C'est au mois d'août 1863, il y a eu quinze ans hier, que mon vieil ami Murat, capitaine au 11^e chasseurs à cheval, me présenta Eugène Razoua.

De taille moyenne, maigre, les cheveux coupés ras dessinant les cinq points sur le front ; le visage bronzé, allongé par une barbe en pointe, le nez en bec d'aigle, de grands yeux bruns profondément enchâssés sous une arcade sourcilière nette comme l'arête d'une voûte, l'air grave, Razoua semblait porter l'Afrique française dans les plis de son manteau.

— Quel est ce cheik ? demandai-je à Murat.

— Un camarade de Saumur, qui voudrait trouver une place de comptable à Paris.

Aurélien Scholl dirigeait alors *le Nain Jaune*. A ma recommandation, il prit Razoua pour commis aux écritures de son journal. Murat et moi, nous allions le voir tous les jours, et nous restions à le contempler assis derrière un grillage, le grattoir dans une main, le flacon de sandaraque dans l'autre, lâchant des jurons arabes d'une voix sourde.

A la fin de la semaine, Scholl m'enleva à ce spectacle.

— Impossible, me dit-il, de garder ce lion dans cette cage. Mes registres sont en lambeaux. Emmène-le.

— Je n'ose pas.

— Ni moi. Nous attendrons qu'il soit sorti, et je lui écrirai de ne pas rentrer.

Razoua reçut cette lettre :

« Revenez au *Nain Jaune* quand vous voudrez comme rédacteur et comme ami, mais comme employé n'y reparaissez jamais. »

En peu de temps, l'ami de Murat était devenu le mien. Il avait les deux dons qui me séduisent le plus : la bonté et l'originalité. Tour à tour arabe et gascon, il passait des heures silencieuses à fumer, le regard voilé, l'esprit perdu dans le rêve ; puis tout à

coup, se réveillant, il devenait un causeur plein de verve, avec des mots et des tournures à lui.

L'idéal est ce qu'on n'a pas. Comme presque tous les marins et les soldats, il adorait la vie de famille. Ma maison était devenue la sienne, et pendant les sept années qu'il a vécu à Paris, il ne s'est guère passé de jours sans qu'il vînt, l'été se coucher sur l'herbe de mon jardin, l'hiver s'asseoir devant mon feu. Le soir, il me racontait ses souvenirs d'Afrique, et quand une anecdote, un trait d'histoire m'avaient plu,

— Tu devrais écrire cela, me disait-il.

— Ecris-le toi-même, surtout écris-le comme tu le racontes.

— Je ne le pourrai pas.

— Essaie.

A la fin il se décida à essayer.

Les Souvenirs d'un spahi datent de 1864. Scholl leur ouvrit le *Nain Jaune*, et Ch. Joliet, la *Vie parisienne*. Achille Faure voulut les réunir en volumes. Le soldat possédait des qualités exquisés d'écrivain : le pittoresque, la couleur, le sentiment juste et profond de la vie orientale. Il débuta dans les lettres par un succès. *Les Grands Jours de la République* parurent dans le *Réveil* et la *Revue politique*. Razoua avait fait partie de la rédaction du *Réveil* dès les premiers jours. Ch. Delescluze, pour lequel une plume était une épée, prit tout de suite en affection cet Africain, naïf et souriant comme un enfant, et Razoua, de son côté, se plut à incarner la Révolution dans ce proscrit de l'Empire, vieux combattant au corps affaibli par la prison et l'exil, resté debout de force, de foi, de vaillance et de volonté. Servir les idées de Delescluze, aux côtés de Delescluze, fut désormais sa vie.

La récompense de son dévouement ne se fit pas attendre. Au commencement de 1870, Razoua, inculpé dans les faux complots qu'inventait l'esprit libéral, fut arrêté et conduit à Mazas. Il parut devant la haute cour de Blois. Dix fois innocent, il eût été condamné. Il l'était cent fois, paraît-il, puisque les magistrats de l'Empire renoncèrent à l'accusation qui lui avait valu six mois de prison préventive et un voyage décent les fers aux mains.

Cher Razoua ! Je me rappellerai toujours son retour de Blois, le lendemain de la première défaite, nos journées fiévreuses de mai, d'août et cette nuit du 3 au 4 septembre avec la dépêche de Sedan placardée sur les murs de Paris. Il la lisait et la relisait.

— Quarante mille prisonniers ! c'est inouï ! Jamais rien de pareil ne s'est vu !

Il y en avait cent dix mille.

Le lendemain, nous étions sur la place de la Concorde, au Corps législatif, à l'hôtel de ville. Razoua était de ceux qui croient que le seul mot de République vaut une armée. Comme son maître, Delescluze, Blanqui et tous les vieux révolutionnaires, il était patriote, ne séparait pas la France de la République.

Les droits de l'homme, la civilisation moderne, supérieure à ses aînées, qui de tous les hommes tend à faire des frères, quels étaient ses représentants dans le monde ? Paris, la France. Et c'était sur la France et sur Paris que les Prussiens se jetaient pour asservir l'Europe aux rois et aux hobereaux !

Dans cette guerre, la question de la prépondérance et des frontières disparaissait devant la question bien autrement générale et bien autrement haute, du progrès ou de l'immobilité, de la dignité ou de la servilité humaine.

D'un côté, la race germanique, les hommes sortis des brouillards, nés sur un sol maigre, aux pieds plats, aux mains de singe, aux longues tripes, se ruant sur le midi pour la subsistance, pour le soleil, prêts à engloutir la civilisation. De l'autre, la race latine, l'organisation nerveuse, aux formes délicates, qui a fait éclore toutes les idées généreuses et grandes, qui les a répandues, qui en assurera le triomphe.

Il faut que la France se relève, il faut que la France vainque, il faut que la France reprenne sa place pour que le monde soit sauvé ! La France ! La France ! La France !

En regard de cet idéal, placez le siège de Paris, mettez les hommes de l'hôtel de ville en présence de ces patriotes et l'Année terrible vous sera expliquée.

« Il suffirait de vouloir, s'écriait Delescluze pour faire sortir des merveilles d'entre les pavés de Paris. »

Mais ceux qui tenaient le pouvoir ne voulaient pas.

Ils ne croyaient pas à la victoire, ils ne croyaient pas à la défense ; ils ne songeaient qu'à négocier, qu'à trahir; tenir quelques jours ou quelques semaines leur semblait de l'audace.

L'histoire tiendra compte de cette double vue et si elle admet jamais l'excuse de la bonne foi pour ces hommes de l'hôtel de ville, elle justifiera d'une façon éclatante par l'ardeur du patriotisme ceux qui les combattaient.

Le 61^e bataillon de la garde nationale de Paris répondit un des premiers à l'appel de la République.

On le vit tout à coup, après le 4 septembre, surgir du quartier des Grandes-Carrières. L'élection des officiers eut lieu à l'Élysée Montmartre et le commandant élu fut Razoua.

L'esprit de Paris tout entier se résumait dans ce bataillon formé le lendemain du 4 septembre. Artistes, ouvriers, bourgeois s'y trouvaient réunis dans ce qu'il y a de plus beau au monde, un sentiment commun. L'amour de la patrie, la foi en la République et le soleil, nous donnaient avec l'espérance une sorte de gaieté.

Nos officiers étaient l'un un employé de la maison Rothschild, Le Dru ; l'autre, un professeur du collège de Bourg, Châtelet ; un troisième, Bertrand, était horloger à Montmartre ; un quatrième, Chrétien, cordonnier sur les frontières des Batignolles. Dans mon escouade les lettres étaient représentées par Charles Monselet, Louis Davyl et Adolphe Dupente, la peinture par Bénassit, la sculpture par Geoffroy, la musique par Olivier Métra ; et nous nous rappelions, en montant nos gardes, que Gérard de Nerval sur les buttes de Montmartre avait rêvé d'Athènes.

Vinrent les jours sombres ; Bazaine livrant Metz ; les masses allemandes, libres sur la Moselle, descendant vers la Loire ; Trochu se croisant les bras et laissant assommer les défenseurs du Bourget.

Ah ! tout plutôt que cette inertie pareille à une désertion !

Et, le 31 octobre, le 61^e descendit de Montmartre à l'hôtel de ville.

Razoua, cassé de son grade à la suite de cette journée, fut réélu ; mais le gouvernement annula le vote. Alors, ne pouvant élire Razoua, le bataillon n'élut personne et demeura sans chef.

Quand le gouvernement de la Défense nationale se décida à former des bataillons de marche et à les envoyer à la tranchée, ce qui était toujours se rapprocher un peu des Prussiens, notre chef de bataillon vint en simple garde avec nous. Je le vois encore avec sa vareuse sombre à galons d'argent, son fusil sur l'épaule et sa grande barbe gelée couverte de givre.

Membre de *l'Alliance républicaine*, ce défenseur de Paris fut nommé représentant le 8 février. A Bordeaux, il vota pour la continuation de la guerre. Le 18 mars, il interrogea sa conscience. D'un côté se trouvait une assemblée royaliste, de l'autre, la ville qui l'avait élu. Razoua donna sa démission de député ; il vint partager le sort de ses électeurs.

Prenez un sous-officier de l'armée, un homme de lettres à ses débuts, un homme politique, ignoré quelques mois auparavant, et changez soudainement la destinée modeste de cet homme en une destinée éclatante. Faites-en le collègue et l'égal des généraux sous les ordres desquels il a été soldat, des écrivains qu'il admit comme ses maîtres, des orateurs dont la parole l'a remué quand il était un des invités sans nom de la foule. Joignez à ces triomphes d'amour-propre la jouissance de mettre la position la plus élevée, celle du représentant du peuple, au service des idées qu'on croit justes. Puis dites-vous que Razoua a quitté tout cela sans hésiter pour aller à l'inconnu et au danger, parce que du côté de l'inconnu et du danger sa conscience lui montrait son devoir ; alors vous comprendrez la simple grandeur de notre ami.

Son choix fait, Razoua ira jusqu'au bout. Il a retrouvé son bataillon. Il est avec lui de la première sortie de Paris contre Versailles. Il préside la cour martiale. Il commande l'Ecole militaire. Ce commandement, que les juges ont reproché comme un crime au vaincu de mai, je veux en dire le premier acte :

Il y avait à l'Ecole militaire des étoffes d'un prix élevé, des objets précieux, de l'argenterie. Razoua en arrivant fit mettre tout cela sous les scellés. Pendant quarante jours de son commandement, ses officiers et lui mangèrent avec des cuillers de fer dans des assiettes de quinze sous. Tel était l'homme dont un ministre de M. Thiers osa demander l'extradition, à la suite, comme criminel de droit commun.

La Commune vaincue, Razoua trouva un asile à Paris chez un homme de cœur, qui, sans protéger ses idées, estimait son caractère et son courage. Un autre de nos amis, un ancien officier de l'Empire, voulut l'accompagner lui-même jusqu'à la frontière².

Depuis cette date, je n'ai revu Razoua qu'une fois chaque année. Lorsqu'en automne j'allais faire ma visite à mon cher pays bressan, je poursuivais ma route jusqu'à Genève, et je passais deux ou trois journées à parler de la France et de Paris avec l'exilé.

Nous regardions en arrière pour y retrouver la cordialité des souvenirs et en avant pour ne pas trop nous attrister.

Cette année, quand je retournerai à Genève, je n'y retrouverai plus Razoua ; mais Frédéric Cournot, Arthur Arnould, Fesneau Caille, que j'aime comme un frère cadet ou un grand fils, me raconteront ses dernières heures, et nous irons ensemble nous incliner sur la tombe de l'honnête homme et du bon républicain qui fut notre ami.

TONY RÉVILLON.

² Le sauveur de Razoua était M. Sylvère d'Ezpeleta ; voir MAXIME VUILLAUME, Mes cahiers rouges au temps de la Commune, p. 395-397.

Souvenirs d'Arthur Arnoult

Le 24 juin 1871, Razoua débarquait à Genève qu'il ne devait plus quitter, où il devait mourir sept ans plus tard, presque jour pour jour, sans avoir revu la France. A ce moment, un bien petit nombre de vaincus de la Commune de Paris avait pu gagner la frontière suisse. Un ami personnel, qui n'appartenait point au parti révolutionnaire socialiste, après l'avoir caché dans Paris, lui avait procuré un passeport espagnol au nom de don Esteban y Marquez, et l'avait accompagné jusqu'à la cité libre où Razoua, espérait trouver un refuge assuré contre les vengeances impitoyables des vainqueurs.

Ce refuge serait-il accordé ? les proscrits de 1871 trouveraient-ils, sur la terre suisse, l'asile que tous les proscrits politiques, depuis des siècles, y avaient trouvé sans exception ?

Un instant la question put paraître douteuse. En effet, le gouvernement de Versailles réclamait l'extradition de tous les réfugiés de la Commune par une circulaire qui restera dans l'histoire, — espérons-le, — attachée comme un boulet, au nom de son signataire, et demandait en particulier au gouvernement fédéral l'arrestation de Razoua et sa remise aux autorités françaises.

Dans la pièce officielle déposée à Berne par M. de Chateauneard, Razoua était accusé d'assassinat, de pillage, de séquestration de personnes et d'incendie. Le gouvernement de Versailles promettait, d'ailleurs, de fournir les pièces à l'appui, et de donner la preuve de ces formidables accusations. Les autorités fédérales s'inclinèrent et firent procéder, par les autorités genevoises, le 17 juillet 1871, à l'arrestation provisoire de l'ancien commandant de l'École militaire.

Cette arrestation produisit une émotion profonde dans la population Genevoise, et il serait presque à regretter aujourd'hui qu'elle n'eût pas eu lieu.

En effet, mis en demeure de fournir les pièces et autres preuves quelconques établissant que Razoua était un pillard, un assassin et un incendiaire, le gouvernement de Versailles ne put fournir aucune pièce, donner aucun semblant de preuve, et, après six semaines de patience et de longanimité, — qu'on pourrait peut-être juger avec quelque sévérité, — les autorités suisses ordonnèrent la mise en liberté de Razoua.

La question était tranchée.

Les proscrits de la Commune étaient bien des proscrits politiques; n'ayant commis que des délits politiques, et la circulaire de M. Jules Favre lui restait pour compte.

Le gouvernement de Versailles ne s'exposa pas une seconde fois à une pareille démonstration, et préféra, désormais, s'adresser aux conseils de guerre français, dont l'un condamna Razoua à la peine de mort pour ces mêmes crimes dont la preuve n'avait pas été fournie au gouvernement suisse.

Nous avons dit que l'arrestation de Razoua avait produit une émotion profonde dans la population genevoise.

Il y eut, en effet, aussitôt qu'elle fut connue, une nombreuse assemblée populaire, où l'on décida de rappeler au gouvernement fédéral les traditions de l'hospitalité suisse et le respect dû au malheur.

Parmi les plus zélés et les plus énergiques, il faut citer le citoyen Charles Perron, membre de *l'Internationale genevoise*, qui se rendit, en son nom, à l'Hôtel de ville, et avertit les autorités que ses amis n'endureraient point qu'on livrât Razoua, ni aucun des proscrits de la Commune, à la vindicte du gouvernement présidé par M. Thiers.

Qu'il reçoive ici les remerciements sincères des amis de Razoua et de tous les vaincus de la Révolution sociale de 1871.

Pendant un mois des *permanences* furent organisées sur toutes les routes conduisant en France, où veillaient, jour et nuit, des hommes armés et résolus, prêts à enlever le prisonnier, si on essayait de le livrer aux autorités versaillaises.

Enfin l'Association politique ouvrière nationale de Genève adressa une pétition au Conseil fédéral et un mémoire aux autorités fédérales et cantonales de la confédération suisse, où, par la discussion la plus sérieuse, appuyée sur les textes précis

des plus grands jurisconsultes, il était démontré qu'entre deux belligérants, à l'état de guerre ouverte, les actes commis pour la défense ou l'attaque ne pouvaient jamais être assimilés, du côté des vaincus plutôt que du côté des vainqueurs, à des délits de droit commun.

M^e Amberny, avocat français, naturalisé genevois, prodigua ses conseils à Razoua, prit sa cause en main, agit avec une grande énergie et un zèle que nous sommes heureux de pouvoir constater aujourd'hui, et qui fait le plus grand honneur au caractère de ce juriste d'un mérite incontesté.

Nous ne saurions ici énumérer les innombrables démarches pour obtenir la mise en liberté de Razoua.

Il était évident que Versailles, après avoir essayé de flétrir le proscrit, de lui enlever les sympathies des honnêtes gens, de le faire passer pour un vulgaire malfaiteur, cherchait, en désespoir de cause, à gagner du temps, à prolonger une détention qui n'aurait jamais dû être accordée.

Justement indigné de toutes ces lenteurs, M^e Amberny se rendit à Berne, où il eut une conférence à ce sujet avec le haut Conseil fédéral, et ne rentra à Genève qu'après avoir obtenu la certitude que Razoua ne serait pas livré.

M^e Amberny n'a jamais ménagé sa peine et son temps, lorsqu'il s'est agi de la France et des Français, mais cette fois, eu égard aux circonstances, son intervention prit un caractère plus particulier de courage et de hauteur de vues que nous signalons avec joie et reconnaissance.

Une fois remis en liberté et certain de pouvoir séjourner sur le territoire de la Confédération, Razoua se trouva en face de ce problème menaçant, qui se dressait devant tous les proscrits :
Vivre !

Pour servir la cause du peuple et de la justice sociale, il avait donné sa démission de membre de l'Assemblée de Versailles, et la défaite le jetait sur la terre d'exil, sans fortune, n'ayant pour toute ressource que sa plume de journaliste, — triste ressource à l'étranger !

Ne sachant aucun état manuel, qu'allait-il devenir ?
Cette heure lugubre a sonné pour tous les proscrits.

Tous ont dû se poser à leur tour ce problème sinistre : — gagner sa vie, se procurer par un travail honorable le pain de chaque jour, et souvent aussi le pain d'une famille entière. Je ne sais trop ce qu'il serait advenu de Razoua, — ce « pillard », — si un cœur généreux, un homme obligeant et dévoué, prêt à mettre toujours ses actes en accord avec ses principes, ne se fût intéressé à Razoua, — qu'il ne connaissait pas auparavant, — ne lui eût tendu une main d'ami, une main de frère, et n'eût continué à lui ouvrir, pendant des années, sa maison hospitalière.

Razoua, chez le citoyen Fesneau, ancien président de la *Commission municipale de Cette*, après le 4 septembre 1870, ancien délégué de la *Ligue du Midi* pour le département de l'Hérault, trouva une seconde famille, — souvent la plus vraie, — la famille de la solidarité !

C'est ainsi qu'il put attendre des jours meilleurs, qu'il échappa à la plus grande âcreté du découragement.

Si les vaincus ont perdu bien des amis des temps heureux, et appris à leurs dépens tout ce qu'il y a de lâcheté vile et d'égoïsme bas dans le cœur humain, il leur a été donné parfois aussi de conquérir les amis du malheur, de connaître d'autres hommes, dont la conscience élevée protestait contre l'abandon général et pour qui la défaite n'est pas le crime. On peut dire qu'à cet échange, ils ont gagné cent fois plus qu'ils n'avaient perdu.

Cependant Razoua, de son côté, ne s'abandonnait pas. Il cherchait avec une rare énergie à se tirer d'affaire, comme il le pouvait, en écrivant, et comme il le devait, en écrivant suivant ses convictions.

Il n'y a pas de misère, pas de souffrances, qui l'eussent amené au plus petit, on peut même dire, au plus inoffensif des compromis. C'était un lutteur intègre et vaillant dans toute la force du terme, sans arrière-pensée d'ambition personnelle, prêt à tous les sacrifices pour ses idées, et qui les acceptait sans une plainte, comme sans un effort.

Le premier journal qui lui ouvrit ses colonnes fut *l'Émancipation*, de Toulouse. A cette époque, elle se distinguait par le

courage avec lequel elle soutenait et défendait la cause des survivants de la Commune.

Malheureusement le journal succomba bientôt sous les poursuites et les amendes, et cette ressource ne tarda pas à manquer à Razoua.

Alors, pendant plusieurs années, il lutta obscurément, sans faiblir ni se décourager, donnant l'exemple de la simplicité dans la fierté et la résignation digne, forçant même les étrangers et les adversaires à s'incliner devant ce caractère droit et cet esprit invaincu.

Enfin la création de nouveaux journaux lui permit de reprendre sa plume, de recommencer le combat. *Les Droits de l'Homme, le Radical, le Mot d'ordre, la Marseillaise*, s'honorèrent successivement de sa collaboration sous divers pseudonymes. En dehors des articles de politique militante, il publiait des romans (*Le Fusillé*), des nouvelles (*La Morte*), puis, grâce au zèle d'un ami dévoué, il trouva un éditeur courageux pour *les Grands Jours de la République*.

Je me rappelle encore avec quelle joie profonde et naïve il vint m'annoncer cette bonne nouvelle, me montrer la lettre qui la lui apportait. Il était au comble de ses vœux. La misère l'avait quitté. Depuis deux ans, il se trouvait à l'aise. Il était heureux. Il connaissait la médiocrité dorée chantée par Horace. Et sait-on en quoi elle consistait pour lui ? Sait-on de combien se composait cette richesse de ses rêves ? Sait-on ce qu'il avait fallu pour satisfaire ses ambitions ?

Cent cinquante francs par mois ! Rien de plus.

C'était là ce qu'il gagnait, c'était là ce qui le faisait content !

Que de fois il m'a décomposé, avec sa bonhomie brusque, les détails de son budget.

Il avait loué, chemin des Eaux-Vives, 22, au premier, au fond d'une cour, une petite chambre meublée d'un lit de bois peint avec un seul matelas bien maigre, d'une vieille commode, d'une table carrée, de quatre chaises.

Elle lui coûtait seize francs par mois, service compris.

— J'ai trouvé que ce n'était pas assez, — ajoutait-il, — j'ai voulu donner dix-huit francs.

Il prenait ses repas dans un petit restaurant d'ouvriers, à la Terrassière, où il dépensait de 50 à 60 francs pour sa nourriture. Le reste payait la blanchisseuse, le tailleur, le cordonnier, son chauffage, l'hiver, — il était très-frileux, — son tabac et son absinthe, le soir, au café du Nord.

Il pouvait encore prêter de temps en temps cinq francs à un ami moins heureux.

— J'aime mes aises, — disait-il triomphalement, — et je ne me refuse rien !

C'est ainsi que vivait ce pillard sanguinaire. On citait sa frugalité, sa sobriété en tout.

Par exemple, il était coquet, et ses vêtements toujours corrects reluisaient de cet éclat de propreté spéciale aux vieux soldats. Il avait servi quatorze ans en Afrique, et sa nature était si foncièrement honnête et bonne que, de la vie militaire qui abêtit et démoralise, il n'avait pris que les petites manies inoffensives : le ton brusque, l'exactitude impitoyable, la régularité poussée à la minutie. Aux mêmes heures, on le rencontrait aux mêmes endroits, faisant les mêmes choses de la même façon, de telle sorte qu'en le voyant passer, sous son large feutre noir, un jonc à la main, boutonné jusqu'au menton, dans du linge d'une éblouissante blancheur, tout Genève pouvait dire : — Il est midi, il est quatre heures, — ou qu'en regardant sa montre, à cinq heures sonnant, chacun savait qu'il trouverait Razoua, au café du Nord, assis à la première table à gauche, en entrant par la rue du Rhône, le dos tourné au quai, fumant sa pipe gravement et prenant son absinthe à petites gorgées, avec une sage et méthodique lenteur.

C'était là son faible, faible de vieux soldat d'Afrique, faible bien innocent, qu'on lui a reproché, ne pouvant lui reprocher rien d'autre.

Il servait de lien à un grand nombre de proscrits. On se réunissait autour de lui. On l'écoutait causer. Il causait bien, avec une sorte d'*humour* très-personnelle. Jamais un mot méchant contre personne. Il ne haïssait que les persécuteurs. Bienveillant, obligeant envers ses amis avec une discrétion admirable, sans apparence d'envie ou de jalousie, — pas

lâcheur, — beaucoup de gens se voyaient par lui, qui, sans lui, ne se fussent jamais accordés ni fréquentés.

Il est mort, sans laisser un seul ennemi. Peut-être a-t-il laissé quelques ingrats, par exemple !

Nous avons dit qu'il avait le ton brusque, mais sa brusquerie cachait une exquise délicatesse de sentiments, et un dévouement sérieux, réel, je le répète, à ses amis, qu'il défendait et soutenait toujours, — même absents !

Qui de nous ne se rappelle, ne se rappellera toujours sa physionomie si caractéristique, au type arabe.— Il avait évidemment du sang sarrazin dans les veines. — Tout le disait, notamment sa faculté contemplative, et l'horreur du mouvement physique inutile.

Il aimait assez la solitude, se plaisait dans sa petite chambre obscure, — et rien moins que confortable, — en compagnie d'un livre.

Au café, il serait resté seul deux heures, immobile, devant son verre, sa pipe à la main, sans s'impatienter, ni s'ennuyer, les yeux fixes, l'air grave, non attristé, songeant à mille choses de son ancienne vie aventureuse de matelot, de spahis, de journaliste, de révolutionnaire militant, songeant surtout à la France, à Paris, qu'il espérait toujours revoir, et qu'il voyait, sans doute, en ces moments d'immobilité où il s'oubliait.

Pauvre ami !

Nous avons parlé de la délicatesse de son cœur. Un trait charmant en donnera l'idée. Il avait sa vieille mère âgée de près de quatre-vingts ans, et qui mourut environ dix-huit mois avant lui. Eh bien, elle ne sut jamais que son fils avait pris part à la Commune, et végétait pauvre et malheureux en exil.

Il avait recommandé qu'on ne lui en dît rien. Quand il lui écrivait, il envoyait ses lettres à Paris, où un ami les mettait à la poste.

La pauvre mère mourut confiante et tranquille, croyant son fils député à Versailles.

Tel fut Razoua à Genève, pendant sept ans.

Un jour, le 29 juin, en entrant au café du Nord, il se sentit pris d'un mal de tête subit. Il se leva pour faire quelques pas, et s'affaissa. On le transporta à la pharmacie voisine, puis chez lui,

en voiture. Une heure après, il expirait entre les bras du citoyen Avrial, ancien membre de la Commune, sans avoir repris connaissance.

Il venait d'avoir quarante-huit ans.

Quand la nouvelle de sa mort se répandit dans la ville, ce fut comme un deuil général.

On l'enterra civilement le 2 juillet. Deux mille personnes accompagnèrent sa bière.

Or, comme la proscription française compte à peine deux cent cinquante à trois cents membres, et que tous, certainement, n'y pouvaient assister, le reste du cortège se composait de Français non proscrits et d'un nombre considérable de Genevois désireux de donner un dernier témoignage de sympathie et d'estime à celui dont la vie intègre avait conquis tous les respects, et que Genève s'honorait d'avoir reçu et gardé.

Chose exceptionnelle à Genève, où les femmes ne suivent point les enterrements, un grand nombre de dames avaient pris la tête du cortège. C'était la fête du *Centenaire* de J.-J. Rousseau. Le cortège funèbre traversa les rues ornées de fleurs, pavoisées de drapeaux, passa sous les arcs de triomphe, de telle sorte qu'on eût dit que ce vaincu allait à quelque Panthéon de la gloire, et que cet enterrement d'un proscrit, condamné à mort dans sa patrie, ressemblait à une apothéose.

Un drapeau rouge, celui du 22^e bataillon fédéré (IV^e arrondissement), couvrait la bière de ses longs plis, parsemé de branches d'acacia, symbole maçonnique, et d'immortelles rouges également.

Au cimetière plusieurs discours furent prononcés par les citoyens Arthur Arnould, Lefrançais, Joukowsky, — au nom des révolutionnaires russes, — Rochette, — au nom des Français non proscrits.

Pendant que les orateurs parlaient, les détonations d'un concours de tir couvraient souvent leur voix.

Les proscrits présents se crurent rajeunis de sept ans, alors qu'ils accompagnaient à leur dernière demeure les fédérés tués devant l'ennemi, et que le bruit de la fusillade et des obus venait s'engouffrer dans les fosses ouvertes.

Il ne nous est pas permis de juger l'homme politique. Nous avons le droit de juger l'homme privé, de dire qu'il n'en fut pas de meilleur parmi nous à Genève, qu'il laisse dans la proscription un vide qui ne sera pas rempli, qu'il fut bon et dévoué, — mieux que cela, — simple dans la bonté, simple dans le dévouement, simple dans la vie, simple dans l'héroïsme, simple dans cette lente agonie, — épreuve des caractères, — qu'on appelle l'exil.

Arthur ARNOULD.

Documents

« Arabe et Gascon » disait-on de lui : son nom est la forme arabe du mot razzia. Aussi dans la *Revue du monde musulman*, Décembre 1922 il a droit à une biographie reprise pour l'essentiel les préfaces à son livre sur *les Grands Jours de la République* que nous reprenons ici.

Cette revue donne quelques noms de Communards amis des arabes :

Anys-el-Bittar

Général Napoléon la Cécilia

Eugène Protot

Colonel Louis-Nathaniel Rossel

Colonel Augustin Avril de la Haute Garonne (Revel)

Prince Bagration (Russe)

Colonel Amilcare Cipriani

Même après la mort de Razoua on reprend des épisodes de ses souvenirs de Spahis. Parmi les militaires il y a les spahis et aussi les goums qui sont des indigènes qui doivent se payer sur l'adversaire. D'où cette histoire page suivante.

La Revue des journaux et des livres : **LES AVENTURES D'UN NEGRE**

Il s'appelait Salem et était le seul spahi nègre de l'escadron ; il avait pour toute fortune une femme borgne et une vache étique. Notre smala était campée près de la frontière tunisienne et les maraudeurs nous rendaient de fréquentes visites. Salem n'aimait pas les voisins et campait toujours à l'écart. Un matin qu'il revenait de mission, il trouva sa femme presque assommée et son écurie vide. Il mit pied à terre, entrava son cheval et s'accroupit silencieux devant sa tente.

— Zora, dit-il à sa femme, j'ai marché toute la nuit et j'ai faim.

Un sanglot lui répondit.

— Chienne ! dit-il furieux, tu n'as pas su défendre le bien de ton maître et tu ne réponds à sa demande que par des gémissements ! Les maudits ont-ils tout pris ? Parle !

— Seigneur, dit la malheureuse, ils sont venus trois et j'ai reconnu ton ennemi Bou-Alleg, Ils ont tué les chiens et m'ont frappée de leurs matraks (bâtons). Que peut une misérable femme contre trois démons ? Ils ont emmené la vache, pillé les provisions et pris tous nos ustensiles.

Salem soupira bruyamment et laissa tomber sa tête dans ses mains, il resta ainsi quelques minutes ; puis, se dirigeant vers son cheval, il sauta en selle et s'achemina vers la tente du capitaine.

Celui-ci aimait beaucoup Salem, qui était brave comme un lion et dévoué corps et âme aux Français ; aussi prit-il part à son chagrin.

— Que veux-tu de moi ? dit-il.

— Oh ! presque rien, répondit Salem ; trois jours de permission pour rattraper ma vache ou mon voleur. Je le connais, C'est Bou-Alleg, mon vieil ennemi.

— Va, dit le capitaine, et prends garde à ta tête ; les Ouled-Ali ne te portent pas dans leur cœur !

Trois jours après, vers les cinq heures du soir, Salem mettait pied à terre devant la tente du capitaine. Nous étions tous là.

— Eh bien, mon pauvre Salem, dit celui-ci, ta vache était mangée et digérée ; ton ami Bou-Alleg fournissait le couscoussou et toi la viande ?

— Comme tu le dis, seigneur capitaine ; seulement, tu n'ajoutes pas que la digestion lui a été funeste.

Et, allongeant la main dans la musette en poil de chameau accrochée au kerbous de sa selle, il en tira une tête fraîchement coupée et la posa gravement aux pieds du capitaine.

— Salem, dit celui-ci, tu es un homme et je te promets, à la première razzia, la plus belle vache du troupeau.

Quelques jours après, nous partions en expédition. Notre colonne volante se composait de deux escadrons de chasseurs d'Afrique, d'un escadron de spahis et de cinq cents cavaliers du goum.

Après quatre jours de marche, nous arrivâmes vers les trois heures du soir dans une petite vallée fraîche et ombreuse. Le camp fut bientôt installé et gens et bêtes s'ébaudissaient à l'idée de la bonne nuit que l'on allait passer dans cet Eden.

Hélas ! nous comptions non sans l'hôte, mais sans notre infatigable commandant, un chef d'escadrons de chasseurs d'Afrique, noir comme une taupe et dur comme un cheval.

La turlutine était mangée, le frichtilt savouré, le café absorbé, et, la pipe aux dents, nous nous livrions à un kief plein de charmes, quand le capitaine, d'un air tout aimable, vint nous dire qu'il nous donnait une demi-heure pour lever le camp et monter à cheval ; mais la forme ne pouvait emporter le fond, et le commandant de la colonne ne fut pas précisément populaire au bivouac pendant cette demi-heure là. La nuit était noire et nous marchions en file indienne, gravissant par des chemins diaboliques une chaîne de montagnes âpres et nues. Le commandant fit appeler notre capitaine.

— Avez-vous, lui dit-il, dans vos spahis indigènes un homme solide et résolu ?

— Je n'en ai pas un, mon commandant, riposta le capitaine ; j'en ai cent, deux cents, si vous voulez !

— Je ne doute pas, mon cher capitaine, de la résolution et de la solidité de tous les spahis de votre escadron ; mais j'ai besoin, pour mon dessein, d'un homme à part, et vous allez voir que sa mission n'est pas facile. Nous allons, cette nuit raser la smala de Si-Mokhtar et les douars de ses adhérents. Le succès n'est pas douteux ; mais vous connaissez, comme moi, les ressources et les ruses de ce bandit. Voilà cinq ans que nous le poursuivons et cinq ans qu'il nous échappe. Nous n'aurons pas cerné la smala qu'il aura disparu dans la nuit. J'ai des ordres formels. Il me le faut mort ou vif, et je l'aimerais mieux mort ; cela m'éviterait la peine de le faire fusiller. J'ai chez lui un espion sûr. Le voilà, dit-il en montrant du doigt un Arabe qui, enveloppé dans ses burnous, était à cheval à côté de lui. Si-Mokhtar est en ce moment dans la plus grande sécurité, car je l'ai trompé sur notre marche. Il est couché dans sa tente avec ses femmes. Avez-vous un homme qui aille le tuer là ?

— J'en ai un, dit le capitaine.

Il appela Salem. Le commandant expliqua sa mission en quelques mots. Le nègre impassible écoutait.

— Tu as bien compris ?

— Parfaitement.

— Penses-tu réussir ?

— Oui, si l'espion n'est pas un traître.

— Il y a les serviteurs ?

Salem fit un geste de dédain.

— Il y a les chiens ?

Salem fit un geste de mépris.

— Seigneur commandant, dit-il, les serviteurs ni les chiens ne sont un obstacle, et, si l'espion dit vrai, Si-Mokhtar est un homme mort.

— Ton coup de feu sera le signal de la razzia ! dit le commandant... Mais, si tu le manquais ?

— On ne manque pas un homme à bout portant, dit Salem, et, le cas échéant, celui-là, dit-il, en montrant le couteau kabyle passé à sa ceinture, ne me tromperait pas !

Une heure après, le douar était cerné. Salem était resté auprès du commandant.

— L'heure est venue, dit celui-ci.

Le nègre se déshabilla à l'instant, et, nu, le couteau aux dents, le pistolet pendu au cou, disparut en rampant dans les broussailles. La tente de Si-Mokhtar était facile à reconnaître, placée qu'elle était sur une élévation, au milieu des tentes de la smala disposées en rond. Comme un serpent noir, Salem rampait vers elle. En arrivant près des tentes une nuée de chiens s'était abattue sur lui. Mais il connaissait les paroles magiques avec lesquelles les voleurs de nuit les apaisent : il avait passé au travers des chiens. Arrivé près de la tente de Si-Mokhtar, il fit d'un coup de couteau une large fente dans la toile, et, retenant son haleine, il attendit.

Rien ne bougea. Tout dormait. Il se glissa silencieusement.

— Si-Mokhtar ! dit-il d'une voix forte.

A quelques pas de lui, un homme bondit sur sa couche.

— Lève-toi ! dit la voix ; les roumis approchent.

L'homme se trouva debout à toucher Salem.

Celui-ci lui mit la main sur l'épaule :

— Tu es bien Si-Mokhtar ? dit-il.

— Oui, dit l'autre; où sont les maudits ?

— Ici ! dit Salem en lui déchargeant son pistolet en pleine poitrine.

Et bondissant hors de la tente, il disparut dans la nuit.

* *

La smala de Si-Mokhtar avait eu le sort du maître, et, le soir du même jour, nous campions à sa place. Le bivouac était en joie, la razzia était magnifique, et chacun supputait la somme de plaisirs que pouvait lui rapporter sa part de prise. Le goum avait pillé avec son âpreté ordinaire, arrachant jusqu'aux misérables haillons des femmes prisonnières. Le cœur se soulevait de dégoût, mais on laissait faire : il ne fallait pas mécontenter ces douteux et sauvages alliés...

Je venais de placer les sentinelles avancées et je rentrais au camp, quand j'aperçus une tente à l'écart. Je connaissais les goûts solitaires de mon ami Salem, et je ne doutai pas un seul instant que ce fût lui qui fit bande à part. Je ne m'étais pas trompé. Je le trouvai accroupi devant sa tente, dans une pose méditative.

— Tu as l'air soucieux, lui dis-je ; n'es-tu pas content de ta part de razzia ?

— Si, me répondit-il, le commandant a été généreux. Il m'a donné quatre bœufs de labour, une belle vache pour remplacer celle que me vola Bou-Alleg, et j'aurai, de plus, ma part comme les autres. Mon petit troupeau est déjà en route et sera chez moi dans deux jours. Mon frère, qui m'avait suivi, l'emmène. Malheureusement, il n'a pas pu emmener le reste ; il n'y a à la colonne ni juif ni marchand, et je suis bien embarrassé.

— Embarrassé de quoi ? lui demandai-je.

Un sourire passa sur ses grosses lèvres noires.

— Tiens, me dit-il, et tu verras !

Sa tente était adossée à un rocher ; nous le tournâmes, et j'aperçus une vingtaine de bourricots entravés.

— Comprends-tu maintenant mon embarras ? dit Salem. Nous allons à Constantine : cinq jours de marche. Comment veux-tu que j'emmène ce troupeau, qui, ici, ne vaut pas un douro et qui se vendrait si bien là-bas ? Il est pourtant dur, continua-t-il à demi-voix, de les avoir razziés pour ces chiens de goumiers.

Il leva brusquement la tête, me prit le bras, et, me regardant fixement :

— Tu dois savoir cela, toi ? me dit-il. Le goudou vient-il avec nous jusqu'à Constantine ?

— Oui.

— Tu en es sûr ?

— Parfaitement sûr ; nous campons à Sidi-Mabrouk et les hommes du goudou ne rejoindront leurs tribus que le lendemain.

— J'ai une idée, dit Salem. Et il n'y a peut-être rien de perdu, ajouta-t-il en ricanant. Attends-moi là, tu vas voir.

Il revint un moment après, sa musette à la main ; puis, dégainant son couteau kabyle, il alla au premier bourricot, lui coupa l'oreille gauche, la mit dans sa musette, passa au second, et ainsi de suite essorilla toute la bande. Puis, ôtant leur entrave aux bourricots, il les chassa dans la direction du campement du goudou. A toutes mes questions sur l'étrange opération à laquelle il venait de se livrer, Salem ne me répondit que par un :

— Tu verras, nous rirons !

C'est tout ce que je pus en tirer.

Cinq jours après, vers les trois heures de l'après-midi, nous campâmes sur le plateau de Sidi-Mabrouk, à trois kilomètres à peu près de Constantine. Couché devant ma tente, je me reposais en fumant ma pipe, quand Salem, sa musette à la main, parut devant moi.

— Eh bien, me dit-il, veux-tu rire ?

Je le regardai étonné.

— Rire de quoi ? lui demandai-je.

— Tu as donc oublié ? L'autre jour, quand j'ai coupé l'oreille gauche à mes bourricots, tu m'as demandé pourquoi je les mutilais ainsi et je t'ai répondu :

— Tu verras, nous rirons ! Eh ! bien, l'heure de rire est venue. Viens !

Je suivis Salem. Arrivés au bivouac du gougou, mon nègre me montra un de ses bourricots essorillés, et, s'avançant, il mit la main dessus. Il le tenait par son unique oreille et l'emmenait, quand une main vigoureuse, une main de propriétaire, saisissant la malheureuse bête par la queue, l'arrêta court.

— Où mènes-tu ce bourricot ? dit le gougouier.

— Au marché ! répondit Salem.

— Au marché ! mon bourricot ! par ma tête, spahi, tu es fou.

— Ton bourricot ! dit Salem d'une voix tonnante. Ah ! chien maudit ! tu dis qu'il est à toi ?

— Oui, répondit l'Arabe, et voilà cinq jours que je le traîne.

— Misérable voleur ! dit Salem en le saisissant d'une main vigoureuse, où est son oreille gauche ?

Le Bédouin parut déconcerté. Salem fouilla dans sa musette, en tira une oreille qu'il ajusta à la place de l'absente et regarda son adversaire d'un air triomphant. Accablé par l'évidence, le gougouier courba la tête et abandonna sa prise. Au bout d'une heure, maître Salem avait recouvré ses vingt bourricots, les avait vendus, en avait palpé le prix.

— Je t'avais bien dit que nous ririons, répétait-il en faisant sauter ses douros. Eugène RAZOUA.

Testament d'un Transporté.
I
UN MATIN DE DÉCEMBRE.
En rade de Brest, à bord du Duguesclin,
20 février 1852.

A ma femme, à mon fils.

Ceci est mon testament. Quand ces quelques lignes, que j'écris dans un coin de la batterie et que ma main tremblante a peine à tracer, te parviendront, ma bonne Louise, ton Olivier sera mort. Dans quelques heures le canot va me transporter, avec dix de mes compagnons, à l'hôpital militaire.

Les médecins m'ont abandonné, condamné. Je sens qu'ils ont raison : je n'en sortirai pas vivant. Ne pleure pas trop, mon enfant. Je meurs comme j'ai vécu, en homme. Il n'est pas donné à tous de mourir pour la Justice et le Droit. Ton cœur de femme et de mère saignera sans doute ; mais mon nom fera longtemps tressaillir d'orgueil ton âme républicaine.

.....

Te rappelles-tu la matinée du 3 décembre ? Le temps était sombre, pluvieux. Je te vois encore au coin du feu, allaitant notre enfant. Cher enfant, blanc et rose dans sa petite chemisette, il s'agitait joyeux sur tes genoux et me souriait pendant que j'épinglais près de la fenêtre les cheminées de mon fusil ; je sentais ton regard peser sur moi et n'osais pas te regarder. Lorsque j'eus achevé de charger les deux canons, je m'approchai les yeux baissés, — j'avais peur de faiblir, — et je t'embrassai longuement. Comme ton cœur battait, ma bonne Louise, et comme l'émotion me serrait la gorge ! Tu me tendis l'enfant, je couvris de baisers son frais petit visage et je sortis sans retourner la tête. Nous ne devions plus nous revoir.

Je m'arrêtai dans la rue et tendis l'oreille ; un bruit de fusillade, interrompu de temps en temps par le ronflement sourd du

canon, arriva jusqu'à moi. Je me dirigeai vers la rue Saint-Denis.

Au point où la rue décrit une courbe, se dressait une haute barricade, formée d'une masse de pavés et construite dans toutes les règles; elle paraissait d'une solidité à toute épreuve et s'élevait jusqu'au troisième étage.

J'y étais parvenu par un passage qui mettait ses défenseurs en communication avec leurs amis de garde aux barricades de la rue Saint-Martin.

Une fonderie de balles et une ambulance étaient établies là. Au sommet de la barricade, flottait au vent un drapeau tricolore, le drapeau du poste des Arts-et-Métiers enlevé quelques heures auparavant.

Cent quarante à cent cinquante hommes étaient là debout, le fusil à la main.

Le combat s'engageait comme je sortais du passage. Je fus reçu avec acclamation. Tous les camarades d'atelier, Michel Rochon, Neyraud, David, nos amis enfin, étaient au rendez-vous... En batterie, sur la chaussée du boulevard, quatre pièces de canon, tirant sans relâche à obus et à boulets, couvraient la barricade de débris. Un régiment de ligne, le 72^e, hors de portée de fusil et l'arme au pied, attendait que l'artillerie eût ouvert la brèche pour monter à l'assaut. Assis ou couchés derrière la barricade, le fusil sous la main, nous attendions, nous aussi.

Nous n'attendîmes pas longtemps. Le canon s'était tu. Il se fit un grand silence. Des commandements à voix étouffée, puis un bruit sourd de pas et d'armes arrivèrent à notre oreille.

— A la barricade les enfants ! dit Michel Rochon en retirant sa tête d'une espèce d'embrasure pratiquée entre deux pavés, voilà les lignards... Tirons bas, et que chacun vise bien son homme !

II

MICHEL ROCHON.

Tu seras peut-être étonnée, ma bonne Louise, de rencontrer là notre ami Michel, le blondin à figure de jeune fille, si timide et si doux; c'est qu'il est des côtés de son caractère et de sa vie que tu ignores. Michel était l'âme de nos sociétés secrètes. Un cœur de lion battait sous cette frêle enveloppe, et on le savait si bien

parmi ceux qui se trouvaient à la barricade, qu'on lui avait confié d'une voix unanime la direction de l'attaque et de la défense. En escaladant les monceaux de pavé qui roulaient sous nos pieds, nous voyions ses yeux bleus lancer des éclairs.

— La moitié sur la barricade, la moitié derrière, commanda-t-il d'une voix brève, il faut que le feu alterne sans interruption. Après chaque décharge, les fusils vidés seront remplacés par les fusils chargés. Reste près de moi, Olivier. Ah ! ah ! les voilà à une bonne portée. Pas de balles perdues, les enfants, et de préférence aux épauettes, Joue ! feu !

On n'entendit qu'un coup.

Lorsque la fumée se fut dissipée, nous vîmes du haut de la barricade, tout en rechargeant nos fusils, une trentaine de soldats étendus sur le pavé. Le régiment avait fait halte, on relevait les blessés, et les premiers rangs se reformaient en silence. Les officiers supérieurs étaient descendus de cheval et avaient mis l'épée à la main.

— A la baïonnette, mes garçons, commanda le colonel d'une voix tonnante, et balayez-moi cette...

Il n'acheva pas. La balle de Rochon lui coupa la parole. A partir de ce moment, la barricade disparut dans le feu et la fumée. Ah ! il n'y avait plus personne derrière, nous étions là debout, tous, les lèvres noires de poudre, les canons brûlant les mains, les pavés croulant sous les pieds. On ne voyait plus, on n'entendait plus, ou n'avait plus qu'une pensée : Tuer et mourir ! Tuer des soldats ! Mourir pour la République !

Notre dernière décharge était restée sans riposte.

Une rafale de vent s'engouffra dans la rue et balaya la fumée. Les derniers « pantalons rouges » tournaient l'angle de la rue jonchée de cadavres, et nous tous, la tête nue, les bras au ciel, nous saluions leur défaite d'un immense cri de: Vive la République !

Il n'y avait pourtant pas d'illusion à se faire. Nous écoutions en ce moment l'effroyable canonnade des boulevards, nous voyions bien que nous avions affaire à un ennemi sans scrupule ni pitié. Si les soldats s'étaient repliés, c'est qu'ils ne se sentaient pas en force; ils étaient allés chercher du renfort et ne pouvaient tarder à revenir. Envahis, une heure après, par les rues latérales, pris

entre deux feux, nous opérâmes notre retraite par le passage, sous une grêle de balles. Vingt de nous tombèrent là, Il était cinq heures du soir.

Rochon avait quitté la barricade le dernier. Un éclat de pavé lui avait coupé le visage. Cette coupure large et profonde balafrait la joue du haut en bas et saignait. Il s'essuyait de temps en temps d'un revers de main ou avec le pan de sa blouse.

Dans le passage, nous nous étions groupés autour de lui.

— S'il en est parmi vous qui veulent s'enterrer avec la République, et il n'y a guère autre chose à faire à présent, ils n'ont qu'à me suivre, dit-il d'une voix sourde. Mais ni moi ni personne, ici ou ailleurs, nous ne blâmerons d'abandonner une défense inutile, ceux qu'une mère, une sœur, une femme ou des enfants attachent à la vie ; — il me regardait en disant cela. — Moi, je suis seul.

Un vieux tout gris fendit le groupe.

— J'ai cinquante ans et encore du cœur à l'ouvrage. Ma fille et mon gendre sont morts. J'ai une petite-fille de quatorze ans, belle comme les amours ; si je meurs, je la laisse dans la rue.

— Sauve ta fille ! dit Rochon.

Un jeune homme reprit la parole :

— J'ai une mère Vieille, infirme, mon marteau la fait vivre, elle mourra si je meurs.

— Travaille pour ta mère ! dit-il.

Un robuste ouvrier, à la moustache noire, à la tête énergique, s'avança à son tour. Un violent combat se livrait en lui ; la pâleur et la rougeur se disputaient son visage, il restait appuyé sur son fusil, les yeux baissés...

— Michel ! murmura-t-il, tu sais que je suis un homme : si ma mort est inutile à la cause, ma vie est utile à mes quatre enfants. Que faire ?

— Vivre ! dit aussitôt Michel en lui serrant la main.

L'homme s'éloigna. Nous le suivîmes des yeux :

— Olivier, va-t'en, dit Rochon en me prenant les deux mains.

— T'en irais-tu ? lui répondis-je en plongeant mes yeux dans les siens. Jure sur l'honneur qu'à ma place tu t'en irais, et je pars.

Il baissa la tête.

— Marchons ! dit-il.

III

UN CABARET DE LA RUE MONTORGUEIL.

A l'angle de la rue des Vinaigriers s'élevait une formidable barricade. Battue en brèche depuis deux heures par l'artillerie, elle résistait. Un homme en uniforme de lieutenant de l'ancienne Garde républicaine, debout sur les pavés du faîte, faisait cible aux balles des chasseurs de Vincennes : l'épée d'une main, le revolver de l'autre, il dirigeait la défense avec un sang-froid terrible.

— Voilà le lieutenant Luneau, dit Rochon ; avec lui, si on n'est pas sûr de vaincre, on est toujours sûr de mourir.

Deux heures ! deux heures de mitraille ! Lorsque le canon se taisait, soldats de la ligne et chasseurs de Vincennes, ivres de sang et de vin, se ruaient sur nous et nous chargeaient à la baïonnette comme des bêtes fauves. Quelle fièvre ! À sept heures, dans la fumée, dans le feu, dans la nuit, eut lieu le dernier craquement, la dernière étreinte. Je tombai, étourdi par un coup de crosse en plein crâne, et je vis, comme à travers un nuage, Michel Rochon, poignardant, avec la baïonnette qu'il lui avait arrachée, le chasseur de Vincennes qui venait de m'assommer... Puis je ne vis plus rien...

Lorsque je revins à moi, j'étais couché sur la table d'un marchand de vin de la rue Montorgueil, et Michel me frottait les tempes avec de l'eau-de-vie. En ce moment, un homme entra dans la salle ; ses mains et son visage étaient noirs de poudre ; son écharpe de représentant du peuple soutenait une paire de pistolets ; quelques hommes, le fusil à la main, le suivaient.

C'était Denis Dussoubs. Il avait pris l'écharpe de son frère Gaston, le représentant montagnard, cloué sur son lit par la maladie, et depuis deux jours il combattait sans relâche.

— Je crois que l'heure de mourir pour Marianne est venue, dit-il à Rochon en lui tendant la main ; en es-tu ?

— J'en suis, répondit Michel.

— Eh bien alors, à la barricade ! dit Dussoubs qui tendait l'oreille, j'entends le pas des soldats.

Ils s'élancèrent tous vers la porte. Appuyé sur mon fusil, désobéissant à Michel, je me traînai péniblement dans la rue.

La nuit était noire et les hommes qui s'agitaient sur la barricade, dressée à quelques pas de la porte du marchand de vin, passaient comme des ombres devant mes yeux troublés. En ce moment, une voix vibrante, poignante d'expression douloureuse, dominait le bruit des hommes et des armes.

C'était la voix de Denis Dussoubs ; seul, désarmé, il s'était avancé vers les troupes qui marchaient vers la barricade.

— Malheureux soldats ! disait-il, vous devez être désespérés des crimes que l'on vous fait commettre. Venez à nous ! à nous qui sommes vos frères !

De ma vie, je n'ai entendu d'accents plus lamentables ni éprouvé pareil frisson.

Il parlait encore, lorsqu'il tomba sous les balles.

De ce moment la tuerie commença. J'avais en vain essayé d'escalader la barricade. Je sentais mes genoux fléchir, je voyais tout tourner autour de moi.

Je regagnai, en me traînant sur les mains et les genoux, la salle du marchand de vin. Du seuil de la porte, je vis deux hommes en bourgeron bleu qui déposaient sur une table le cadavre de Dussoubs, pendant que trois ou quatre blessés, étendus sur le plancher, râlaient leur agonie..

Tout à coup, une douzaine d'insurgés roulèrent pêle-mêle avec des soldats dans la salle comme une avalanche. Plus de fusils, plus de baïonnettes : les ongles et les dents.

Rochon, couvert de sang, se débattait sous l'étreinte d'un sergent au poil roux, aux épaules d'hercule ; je rampai vers Michel et lui tendis mon couteau. Le sergent ouvrit les bras et tomba à la renverse, comme une masse :

— Mein Gott ! (mon Dieu!) dit-il en tombant.

La lutte se prolongea quelque temps encore ; mais les soldats succédaient aux soldats. Rochon, cloué au mur d'un coup de baïonnette dans l'épaule, avait été garrotté.

Un caporal m'avait attaché les mains derrière le dos avec la bretelle de son fusil. Nous deux, des douze ou quinze insurgés refoulés dans la salle, étions seuls encore vivants.

Un capitaine, jeune encore, aux joues creuses, aux moustaches coupées en brosse, fendit le groupe des soldats.

— Fusillez-moi ces deux bandits-là contre le mur.

On nous poussa au fond de la salle.

— A genoux, brigands !... dit-il en s'avançant vers nous, l'œil hagard, le poing tendu.

— Lâche ! dit Rochon en lui crachant au visage.

L'officier bondit en arrière comme si un fer rouge l'eût brûlé.

— Feu !... feu donc ! hurla-t-il d'une voix rauque.

Les canons s'abaissèrent. Ton doux visage, celui de l'enfant passèrent comme un éclair devant mes yeux. La détonation coupa en deux notre cri de Vive la République ! et je tombai foudroyé sur le corps de Rochon...

.....

En revenant à la vie, je me trouvai couché dans un lit d'hôpital et emmaillotté de bandelettes comme une momie égyptienne. On répondit à mes questions qu'une vieille femme m'avait trouvé, le matin du 5 décembre, respirant encore, malgré mes huit blessures, dans le charnier de la rue Montorgueil, et que les sapeurs-pompiers du poste voisin, avertis par elle, m'avaient apporté là. Mes blessures n'étaient pas mortelles ; on espérait me sauver. J'étais un cas rare, un sujet précieux.

M. Velpeau s'intéressait à moi particulièrement.

On me fit même entendre qu'on n'avait rien à me refuser, une chose exceptée pourtant, toute espèce de communication avec le dehors. J'étais sous la surveillance de la police, et, malgré tous mes efforts, mes tentatives réitérées, je ne pus parvenir à te faire savoir que j'étais encore vivant.

Un mois et demi après, mes blessures à peine fermées, par une froide matinée de janvier, on me fit monter dans une voiture cellulaire entre deux argousins. J'étais condamné à la déportation. La frégate le Canada devait me transporter, avec le convoi dont je faisais partie, du Havre à Brest, où nous attendait le ponton le Duguesclin. De là, à Cayenne.

.....

Je m'arrête, ma bonne Louise, ma main tremble mes yeux se voilent. J'aurais voulu te raconter jour par jour, heure par heure, minute par minute, et mon martyre et celui de mes compagnons. Mais la mort me tient, je ne le puis. Un de nous, un jour, un survivant, écrira cette lugubre histoire des pontons.

De l'hôpital à la Galérienne, de la Galérienne au wagon, du wagon à la frégate, de la frégate au ponton et du ponton au lit d'hôpital, où il va mourir, la voie a été, pour le compagnon de ta vie, la voie douloureuse. Tout ce qu'il y a d'humain en moi a saigné goutte à goutte. Mais répète-toi bien, et ce sera pour toi la consolation suprême, que ton Olivier est mort en homme libre et en républicain, sans peur et sans reproche.

Quand notre petit Maxime sera un homme, et élevé par toi il le sera, tu lui liras le testament de son père mort à l'hôpital militaire de Brest, et, l'occasion échéant, lui non plus, je l'espère, ne faillira pas au plus sacré, au plus saint, des devoirs.

Eugène Razoua

Des personnes plus savantes que moi pourraient m'indiquer une publication sur la Commune de Toulouse (18 à 25 mars 1871). Pour le moment, je ne connais que le livre d'Armand Duportal diffusé en 1871 quand il est emprisonné suite à la dite Commune, et qu'il écrivit pour assurer ainsi sa défense. Il évoque une coïncidence qui nous renvoie vers Eugène Razoua qui de Bordeaux passe à Toulouse voir sa mère (sans doute pour la dernière fois), avant de revenir à Paris où il participe à La Commune. Duportal veut démontrer qu'il n'a pas suscité La Commune de Toulouse. JPD

L'épisode Razoua

Pendant que tout ceci se passait à Toulouse, quelques jours avant peut-être (je n'ai aucun repère pour fixer ma mémoire à ce sujet), Razoua vint à Toulouse, Razoua du *Réveil*, Razoua le député de Paris., Razoua de la Commune, Razoua des conseils de guerre, Razoua le commandant de l'Ecole militaire, Razoua le contumace mystérieux de la justice expéditive des généraux de l'Empire devenus les instruments de l'esprit de conciliation et de tolérance de M. Thiers. On comprend quelle aubaine c'était pour tout Ponson du Terrail du réquisitoire, et quel parti on en pouvait tirer avec un peu de bonne volonté, de l'imagination, quelques rapports de police ou la déposition d'un imbécile[i].

D'autant mieux que Razoua avait assisté à une réunion politique, que je l'y avais accompagné, après avoir dîné avec lui, non pas à la préfecture, comme cela fut arrivé sans le deuil paternel dans lequel j'étais plongé mais chez un ami commun, et que nous avons l'un et l'autre prononcé quelques paroles dans cette réunion. Voilà le fait dans toute sa simplicité[ii]. J'ignore les déductions criminelles que l'instruction en aura tirées. Voici sa raison d'être et les explications auxquelles il me faut descendre pour dissiper les ingénieux et faciles ombrages de la Justice.

Razoua est né à Beaumont-de-Lomagne — un sol volcanique qui produit des journalistes, des ferblantiers, des astronomes et des chiffonniers. — Sa famille habite cette petite ville. Etant venu à Bordeaux pour contribuer comme député de Paris aux succès oratoires de M. Depeyre et au pacte d'où est sortie la République provisoire et expérimentale de M. Thiers, Razoua, en ennemi de la famille, vint voir sa mère, et, par un caprice d'itinéraire, ou une combinaison infernale de Karl Marx, poussa jusqu'à Toulouse son criminel pèlerinage. *Le Réveil* et *l'Emancipation* [iii] ayant toujours vécu en bonne intelligence, il lui sembla que l'on ne devait pas se boudier et se tourner le dos parce que la Révolution du 4 septembre était allée chercher dans le premier de ces journaux trois députés de Paris, et avait fait du rédacteur du second un préfet. Il vint me rendre à la préfecture la visite que je lui avais faite quelques jours auparavant au Café de Bordeaux.

Razoua fut moins cérémonieux vis-à-vis de la Société l'Alliance républicaine, dont il est un des membres-fondateurs et qui a des adhérents nombreux à Toulouse. Une réunion eut lieu à son intention, et Razoua, qui tient mieux la plume et l'épée que le crachoir, ne s'y rendit pas, tant étaient machiavéliques les instructions que ce conspirateur émérite avait reçues de la Sainte-Wehme du communalisme parisien. On avait pourtant mal pris la chose parmi les frères et amis. Le clubiste toulousain n'aime pas qu'on fasse fi des cérémonies de son culte démocratique. J'en parlai à Razoua ; et, comme j'aime mes amis, comme je ne pouvais pas oublier que, pendant le siège de Paris, il avait vertement tancé et contraint à se taire un certain Rebut de la Drôlerie qui m'insultait dans *le Figaro*, je lui offris de l'accompagner à la réunion du lendemain et de l'aider ainsi à rentrer en grâce auprès de nos amis mécontents de l'Alliance républicaine.

Ma proposition ayant été acceptée, nous nous rendîmes à la réunion, où Razoua parla de l'organisation de l'Alliance, puis, en chroniqueur militaire, raconta les principaux épisodes de la défense de Paris par l'héroïque garde nationale dont il avait été

l'un des commandants. Est-ce assez criminel ! assez communaliste ! assez organisateur de guerre civile !

Il est vrai qu'interpellé, à mon tour, par quelques citoyens non compris dans la garde nationale et dont l'idée fixe, bien naturelle d'ailleurs, était d'avoir un fusil et des cartouches au besoin, je répondis que cela regardait la Mairie, et que, d'après mon entente avec le maire de Toulouse, tout citoyen dont le capitaine du quartier certifierait la moralité et le civisme devait être immatriculé sur les contrôles et armé.

Et, comme on insistait pour la distribution des cartouches, je répondis que fusils et cartouches ne manquaient pas, qu'il y en avait au Capitole et à la préfecture, et que la distribution ne pouvait en être faite qu'en présence d'une urgente et inévitable nécessité.

Razoua partit le lendemain pour Versailles, ignorant les événements qui l'obligeraient à se prévaloir de son titre de député pour y arriver, et ne soupçonnant certainement pas que, peu de jours après, les sentiments d'intime solidarité qui l'unissaient à Courbet et à Delescluze l'amèneraient à échanger ce mandat contre celui de la Commune. Mais n'est-ce pas bien naïf d'essayer de faire accroire tant d'imprévoyance, de désintéressement et d'innocent fatalisme à des gens qui passent leur vie à requérir, instruire, juger et prononcer des condamnations contre leurs semblables !... Armand Duportal

[i] On comprend que le passage de Razoua le révolutionnaire est utilisé contre Duportal pour le faire passer pour plus rouge qu'il n'est. Duportal est alors emprisonné en tant que préfet ayant porté atteinte à l'ordre public. Cet ancien proscrit, comme le député du Tarn-et-Garonne Pierre Flamens, semble destiné à souffrir des révolutions.

[ii] Il ne donne pas la teneur des propos prononcés.

[iii] *Le Réveil* est le journal de Delescluze où travaille Razoua et *l'Emancipation* est le journal toulousain de Duportal qu'il avait déjà créé sous la Seconde République et qu'il a relancé en 1870.

Cet article de 1931 d'Edmond Campagnac me permet de découvrir le nom d'un autre communard du Tarn-et-Garonne, Jules Kinceler. Je connaissais Razoua mais pas ce natif de Lauzerte. Et j'imagine toute cette histoire révolutionnaire encore cachée jusqu'à aujourd'hui... JPD

Le Quercynol crucifié

Dans ce roman posthume^[i] qui paraît aujourd'hui, le romancier Léon Cladel évoque le drame sanglant de la Commune. Il y peint Paris, le Paris des années douloureuses, le grouillement de sa population qui fermente d'espoir, puis d'indignation et de révolte sous la douleur de la défaite, Paris ivre de courage et de foi libertaire, mené à la catastrophe par des chefs sans envergure et des généraux sans talent.

Dans ces tableaux qui se succèdent comme une suite d'images d'Epinal, tableaux dessinés de main de maître, Cladel fait revivre magnifiquement deux héros qu'il pare de toutes les vertus populaires : Urbaine Hélioiz, la fille du peuple, la Parisienne fanatique de justice et d'équité, et le capitaine Jacques Râtas, «un pacant» du Quercy, un simple et un preux.

Ce Jacques Râtas, ancien zouave promu capitaine sur les champs de bataille de Woerth et de Fraeschviller, vibre d'un patriotisme exaspéré, comme ce peuple de Paris qui se révolte contre les humiliations d'un traité de paix que son orgueil ne peut accepter. Mais ce patriote sous l'influence de son amante, la citoyenne Hélioiz tourne ses yeux vers une humanité meilleure. Tout à la fois patriote et humain, comme un jacobin de 1793, il veut que la guerre civile imposée à Paris soit un effort vers la création d'une cité où l'esprit de justice et de fraternité règnera. Au cours des journées de lutte contre les Versaillais, Jacques Râtas et la citoyenne Hélioiz exaltent le courage des insurgés et, au jour de la défaite, quand il n'y a plus d'espoir de vaincre, ils luttent encore pied à pied, résistant jusqu'au bout dans cette atroce guerre de rues où le vainqueur ne fait pas de

quartier, et dans ce Paris, «Christ des cités» Jacques Râtas meurt lui aussi sur la croix, comme autrefois Jésus, le doux insurgé.

Dans des pages magnifiques qui font penser aux meilleurs morceaux de son œuvre, Cladel dépeint l'horrible supplice infligé au communard vaincu par les Versaillais, qui le clouent sur une croix improvisée. Il meurt sur la croix, en prononçant le mot magique d'espoir : *Fraternité* ; il meurt après qu'un moblot, tel autrefois le centurion perçant avec sa lance le sein du Christ, a percé de sa baïonnette sa vaillante poitrine et qu'un plaisantin est venu inscrire au-dessus de sa tête expirante les lettres évocatrices : I.N.R.I., «l'inscription, si belle en sa dérision, qui a traversé les âges sur le front du Nazaréen.»

A quel héros de la Commune pensait Cladel en burinant de son style âpre et tourmenté le portrait de Jacques Râtas ? Lucien Descaves, qui a préfacé le livre, semble croire que Cladel a voulu dépeindre le sergent Bourgeois, mort lui aussi à Sartory comme le capitaine Rossel, le 25 novembre 1871. Sans doute ni Rossel, ni Bourgeois, ni Ferré, mort avec eux, n'étaient originaires du Quercy, et pourtant Cladel a fait naître en Quercy son héros.

Pourquoi ? Sans doute parce que Cladel, paysan du Quercy lui-même, voulait rattacher à son pays natal un héros qu'il avait créé grand et magnanime, et aussi, parce que Cladel, en écrivant son livre, se souvenait des valeureux compagnons d'armes, ses compatriotes, qui avaient mené avec lui le bon combat contre l'Empire.

En évoquant le souvenir de ces compagnons d'armes de Cladel, je pense notamment à Jules Kinceler et à Eugène Razoua. Chevalier des lettres pour qui la plume était une épée, Jules Kinceler était né à Lauzerte en 1845. Venu tout jeune à Paris, camarade de son «pays» Léon Gambetta, il se lie rapidement avec Jules Vallès, Ranc, Victor Noir, Carjat. Collaborateur du fameux journal de Delescluze, *Le Réveil*, il est arrêté pour machinations contre la sûreté de l'Etat et enfermé à Mazas. En 1870, il a l'honneur d'être compris parmi les inculpés du fameux complot dit «de Blois», inventé pour permettre l'arrestation en masses des démocrates militants ; mais il parvient, avec l'aide

de Cladel, à gagner la Belgique ; pas pour longtemps. Il revient crânement prendre sa place de combat dans le Paris révolutionnaire. D'une plume ardente il bataille au *Réveil* et il s'attache à Delescluze, qu'il ne quitte pas un instant pendant le siège, pendant la Commune, pendant la semaine sanglante. Et puis, quand la Commune est vaincue, c'est à nouveau l'exil, la vie errante en Suisse, en Portugal, en République d'Argentine et, enfin, le retour à Paris où la misère et la mort l'attendent.

Philosophe souriant et résigné devant l'adversité, Eugène Razoua était né à Beaumont-de-Lomagne, vers 1830, d'une famille d'ancienne bourgeoisie. Soldat tout d'abord comme Râtas, il avait connu la vie africaine ; il s'était en effet, engagé dans les spahis. Puis, libéré de ses obligations militaires, il vient à Paris où il adhère au parti blanquiste. En 1871, il est élu député de la Seine à l'Assemblée nationale, mais il donne sa démission avec Rochefort, Delescluze, Félix Pyat, Courmet, Tridon, Malon et le poète des *Châtiments*, pour protester contre l'attitude de l'Assemblée de Bordeaux et de son vote sur la paix. De retour à Paris, Razoua est nommé commandant de l'un des bataillons de la Garde nationale. Après la victoire des Versaillais il peut s'évader grâce à l'amitié de Tony Revillon et à la complicité d'une grande dame italienne, Mme Ratazzi. Il est condamné à mort par contumace et vit à Genève ; c'est là qu'il écrit *Les Grands Jours de la République*, brochure de combat, qu'il peut faire imprimer grâce à l'amitié agissante de Cladel. De Genève, il ne cessa, en effet, de correspondre avec Cladel, auquel il demande l'hospitalité pour ses écrits dans le Supplément du *Réveil*, que celui-ci dirige. Il lui envoie notamment, à la fin de 1877, une nouvelle rustique intitulée « Luc Tauran » et Cladel lui ayant fait connaître à quelles conditions il serait rétribué, Razoua lui répond : « Tu me dis que la reproduction du « Supplément » se paie un sou la ligne. Un sou vaut mieux que rien pour de pauvres hères comme nous. « Luc Tauran » a 712 lignes, 35 fr. 60. Est-ce à toi qu'il faut s'adresser pour toucher cette fortune ? »

Comme Kinceler, comme tant d'autres fidèles au souvenir de la Commune, Razoua meurt dans la misère ; il meurt à Genève, et son enterrement donne lieu à une imposante manifestation de

tous les exilés qui vivaient là, en terre étrangère, à une imposante manifestation, dis-je, en même temps qu'à un incident curieux. Le deuil — enterrement civil — fut, en effet, conduit par le frère du défunt, en habit de ville, comme un simple bourgeois, mais ce frère était curé de Puylaroque, en Quercy. Respectueux de la volonté fraternelle, il s'était incliné devant les hommages rendus par les francs-maçons et les socialistes à la dépouille mortelle du vaillant communal qu'avait été **Eugène Razoua**. Mais, quand les discours sont terminés, le prêtre se recueille et penché sur la tombe encore ouverte, il dit les prières des morts.

Jules Kinceler, Eugène Razoua, la vie fut souvent cruelle pour vous ; mais vous avez la gloire d'appartenir à cette phalange de vieux démocrates dont le souvenir faisait dire à Henri Rochefort, dans une boutade célèbre : « La Commune est le seul gouvernement honnête que la France ait jamais eu. » Dans ce jugement sommaire, il entre sans doute une grande part d'exagération, mais, ainsi que l'écrit Lucien Descaves « qu'on le veuille ou non, la Commune est entrée dans l'histoire par ce portique de lumière », par cette auréole de gloire qui surent rester pauvres et fidèles à leurs convictions.

La mort de Jacques Râtas, expirant sur la croix pour la défense de ses idées révolutionnaires, a la valeur d'un symbole. Jacques Râtas n'est-ce pas l'image de tous ces héros qui soutinrent le bon combat pour la défense de leur idéal ? Jacques Râtas, le crucifié quercynol, n'est-ce pas Cladel lui-même qu'un de ses contemporains, Alfred Le Petit, avait caricaturé sous les traits d'un Christ, ployant sous le faix de sa croix ? N'est-ce pas Cladel lui-même, mourant pauvre dans sa retraite de Sèvres, après avoir mené toute sa vie un combat acharné pour la défense des idées de justice auxquelles il avait juré tout jeune un indéfectible attachement ?

Edmond CAMPAGNAC

[i] Il s'agit *d'I.N.R.I.* que Cladel n'a pas pu publier de son vivant. L'édition de 1931 est en fait une édition partielle. Il faudra attendre 1997 pour découvrir la vraie version de ce roman sur la Commune.